

2025-27
Erri DE LUCA
Pas ici, pas maintenant

DE LUCA, Erri, *Pas ici, pas maintenant / Non ora, non qui* (1989). Traduction de Danièle Valin. Paris, Gallimard, 2008. Folio, 127 pages.

Pas ici, pas maintenant est le premier livre d'Erri De Luca, publié en France chez Verdier dès 1992, avant que Gallimard ne s'en empare et ne poursuive régulièrement la publication de ses ouvrages.

Le « je » narrateur, double de l'auteur, revient sur son enfance en s'adressant à sa mère, le « tu » proche, après avoir évoqué les photos que prenait son père, le « il » lointain ; s'y ajoute le « elle » complémentaire, qui apparaît dans les toutes dernières pages du livre pour désigner la femme qu'il épousa à trente ans et qui mourut sept ans plus tard.

En s'appuyant sur les photos de son père, Erri De Luca non entraîne dans une enfance marquée par une rupture fondamentale vécue à dix ans : le passage d'un appartement exigü de pauvre dans un quartier populaire de Naples, où sa famille bourgeoise ruinée par la guerre avait atterri et se démarquait en parlant l'italien et non le napolitain, à « la maison du bien-être » où chacun avait sa chambre et où sa mère avait une bonne. Mais « quand arriva le temps de la nouvelle maison, le soleil nous enveloppa et l'obscurité entra progressivement dans les yeux de papa. » (p.85) ; en outre, le narrateur bègue, mais « équilibriste des choses » (fourchettes, cailloux) et bon élève, voit son bégaiement s'atténuer, mais ne parvient plus à étudier et doit porter des chaussures orthopédiques.

« *Pas maintenant, pas ici* » est une phrase du père, une phrase du temps du pauvre appartement lorsque l'enfant cassait ses jouets, mais allait voir, collé contre sa mère, les bateaux dans le port de Naples, dont l'*Andrea Doria*, coulé l'année de ses six ans. Dans une déambulation somnambulique, De Luca se rappelle tout ce qui l'attachait au quartier de son enfance ; il évoque son ami Massimo, mort noyé, avec infiniment de délicatesse et de poésie et nous offre un livre très touchant.

Citations

« Aujourd'hui mon visage fait penser à celui de mon grand-père. Avec le temps je me suis mis à ressembler à sa photo qui était sur la table de chevet de papa. Un visage sérieux, un rien pensif, une bouderie des lèvres habituées à rester closes, tel est le portrait. » p.55

« Ceux qui s'arrêtent se rencontrent, même une maman jeune et un fils vieux. Le temps est semblable aux nuages et au marc de café : il change les poses, mélange les formes. » p.60

« Nous nous sommes mal compris avec obstination, comme pour nous protéger de quelque chose. Nous avons préservé cette incompréhension par une sorte de discrétion et de pudeur : maintenant je sais qu'ainsi perdurent les affections. » p.62

« L'innocence pouvait être une sorte d'insolence » p.70

« Il y avait une réduction dans ce passage de l'enseignant unique au multiple, il y avait une réduction dans mon parcours après l'âge de dix ans, même les choses, alors qu'elles paraissaient plus grandes, étaient plus misérables. » p. 92

Note

On ne peut que déplorer, encore et toujours, cette habitude franchouillarde que nous reprochent nos amis d'autres nationalités, de rarement traduire au plus près de la lettre les titres des œuvres littéraires ou cinématographiques, comme pour nous les approprier. Ici, ainsi que dans la plupart des cas, le titre français n'apporte absolument rien : il rompt seulement la cadence décroissante (« *ora* » et « *qui* » / 2-1 inversé en « *ici* » et « *maintenant* » / 2-3).